

Les capucins dans l'Ancien Evêché de Bâle

Premier essai d'établissement

Nous sommes à la fin du XVI^e siècle. La restauration religieuse tridentine bat son plein dans l'ancien diocèse de Bâle, sous l'impulsion énergique du grand prince-évêque Jacques-Christophe Blarer de Wartensee (1575—1608). Elu en 1575, résidant au château de Porrentruy, Blarer voue un soin particulier aux régions dont il est le prince temporel, soit, les régions actuelles du Jura. Il a conclu à cet effet, en 1579, une précieuse alliance avec les cantons catholiques. Deux ans plus tard, au synode de Delémont, il promulgue les décisions du concile de Trente. Sur le terrain spirituel, son but est double: d'une part, enrayer les progrès du protestantisme et passer à la contre-attaque, d'autre part, restaurer la foi et la discipline intérieure de son Eglise, dont l'état est fort peu reluisant. Mais il manque d'ouvriers pour cela. Il ne peut compter sur un clergé rare, très déficient qui a lui-même le plus urgent besoin d'une réforme. A l'époque, on n'a pas le choix, les ouvriers du renouveau en chrétienté, ce sont les Capucins et les Jésuites. C'est donc aussi à eux que s'adresse le prince-évêque, sur le conseil du nonce auprès des cantons catholiques. En 1588, tandis qu'un Père jésuite travaille avec grand succès à ramener au catholicisme la vallée de Laufon, des Pères capucins arrivent à Porrentruy pour y commencer leurs travaux.

C'est à Baden en 1584 ou 1586 que Blarer de Wartensee entre pour la première fois en contact avec les fils de saint François. A l'occasion d'un de ses séjours dans cette ville, soit pour y assister aux diètes des Confédérés, soit pour y prendre les eaux, il assista aux sermons du Père Fabrice, capucin italien amené par les délégués des cantons catholiques pour être leur prédicateur pendant la durée de la diète. Le succès du Père, à Baden, est grand. Frappé par cette parole ardente, ce ton nouveau, Blarer se distingue par sa bienveillance et ses marques de sympathie vis-à-vis du P. Fabrice. Il l'invite à sa table et, à l'étonnement général, il lui donne la priorité sur les délégués des cantons et des princes à la diète. Blarer conseille vivement aux autorités de Baden d'installer les Pères dans cette ville et lui-même forme aussitôt le projet de les établir à sa résidence.

Le nouveau nonce Octavien Paravicini encourage vivement Blarer dans son projet. A cette date, les capucins sont en plein essor. Arrivés de Milan par le Tessin où Charles Borromée les a installés en 1564, à Lugano, ils ont passé les Alpes et nous les trouvons dans les cantons primitifs. De 1579 à 1585, ils prennent successivement résidence à Altdorf, Stans, Lucerne et Schwyz. En 1588 un essai échoue à Baden, mais ils s'installent à demeure en Appenzell où ils travaillent avec grand succès depuis 1586. Ce sont ces brillants succès des Pères Fabrice et Louis de Saxe qui déterminent le nonce et le prince-évêque à presser l'arrivée des capucins dans l'Evêché de Bâle. Des démarches sont entreprises auprès de la province de Milan. Mais l'Ordre ne peut suffire à la demande. On réclame les Pères partout. Il faudra que Rome, sur l'intervention du nonce, enjoigne à cette province de répondre aux vœux de l'évêque de Bâle. En 1587, l'affaire ne s'est pas arrangée; des malheurs publics s'abattent sur l'Evêché et la peste y règne; mais « dès purgation de l'air » (quamprimum purgato aere), écrit l'évêque, il leur fera signe. Le 13 avril 1588, il veut de suite deux Pères au moins « pour quelques jours ». L'occasion est bonne; et Blarer d'expliquer qu'à Porrentruy subsiste un petit groupe irréductible de protes-

tants; parmi eux un homme éminent dont la conversion pense-t-il entraînerait celle des autres. L'évêque a eu des entretiens avec cet homme; il l'a ébranlé, mais compte sur la piété et la science des Pères pour faire le reste.

Pressé par le nonce, le chapitre réuni à Lucerne envoie les deux Pères; ce sont les Pères Alexis de Milan et Louis de Saxe, ce dernier, un converti, polémiste habile, prédicateur fougueux, qui fait merveille en Appenzell, parmi les Réformés précisément. Les Pères arrivent vers le 20 mai à Porrentruy; ils restent quelques jours dans cette ville et s'en retournent par Soleure où ils passent le 29 mai. Le 3 juin, le nonce les dit de retour à Lucerne: leur séjour à Porrentruy fut très utile, car on y a décidé le principe d'un couvent. Quant à leur prédication, s'ils n'ont pu convertir l'hérétique, ils l'ont sérieusement ébranlé, de sorte qu'on peut attendre sa conversion prochaine.

Le 21 juin, déjà, le P. Etienne de Milan, commissaire des capucins « suisses », vient à Porrentruy pour discuter d'une résidence. Paravicini pousse l'affaire, car, écrit-il à Blarer, « ce sera un stimulant pour Soleure », où il veut aussi un couvent de l'Ordre. Les choses s'arrangent et deux Pères arrivent à Porrentruy en octobre 1588. Le succès de leur prédication est immédiat et considérable. « Plus de 300 fidèles assistent chaque jour à leur messe et à leur prédication, alors qu'auparavant, on était loin de ce chiffre même les dimanches et les jours de fêtes, malgré de sévères ordonnances. » Malheureusement, les Pères, qui sont italiens, savent l'allemand mais pas le français, et la population est de langue française. L'un d'eux fait ce qu'il peut pour prêcher en français, et avec quel fruit! « A lui seul, ce Père Bernard a entendu 84 confessions pour Noël. Il y eut 119 communions, chose inouïe, car les autres années à pareille fête, on n'en comptait que quatre ou cinq. »

Le prince-évêque est enchanté des Pères. Il veille sur eux « comme à la pupille de ses yeux. » On les a installés provisoirement dans une maison de la confrérie sacerdotale de Saint Michel. Blarer leur fait monter une petite chapelle et déjà une petite cloche est commandée au fondeur de Delémont. On fait venir de Milan les ornements, aux frais du prince qui prie son cousin Albert Segesser, ambassadeur auprès du vice-roi d'Espagne, de régler la note en son nom. Blarer n'a qu'un vœu à formuler: qu'on lui envoie un Père français. Il insiste. On le lui promet pour le printemps 1589. S'il n'y en pas à Milan, Blarer qui a entendu parler d'un couvent à Lyon, prie le nonce d'en obtenir un de là, ou même de Paris. Mais ces couvents, de fondation toute récente, ne peuvent distraire un seul de leurs Pères, pas plus que ceux de Bourgogne plus récents encore (Dôle fondé en 1582, Salins en 1588). En attendant, les deux Pères font tout ce qu'ils peuvent. Le prince-évêque les envoie prêcher à Delémont, avec ordre au clergé et au chatelain de veiller à ce que les Pères ne manquent de rien. Blarer enjoint à tous les prêtres du doyenné de Salignon de passer chez les Pères « pour une bonne confession et pour profiter des conseils de ces pieux et expérimentés médecins des âmes. » Finalement le Père français n'arrive pas. Les inconvénients de cette ignorance de la langue française deviennent sensibles, à la longue. Aussi, dans l'impossibilité de remédier à cette situation, le chapitre réuni à Lucerne du 16 au 19 juin 1589, décide le rappel des deux Pères de Porrentruy. Blarer ne fait pas de difficultés, « puisqu'ils n'ont pas de Pères français » écrit-il. C'est le Père Fabrice qui apporte à Blarer la lettre de rappel. Il repart avec les deux Pères, en octobre, avec une lettre élogieuse du prince-évêque: le travail et le zèle des Pères, y dit-il, a porté de grands fruits, étant donné leur bref séjour (in tantillo tempore). La fréquentation des sacrements est meilleure. Ils ont fondé une confrérie du Rosaire à Porrentruy. En les renvoyant avec bienveillance, Blarer regrette leur départ; il espère pouvoir les rappeler sous peu et leur assurer une résidence définitive. Ils seront toujours les bienvenus chez lui et peuvent venir, dès qu'ils jugeront l'occasion favorable. Par leur vie exemplaire, ils ont attiré la sympathie générale sur l'Ordre.

Le chroniqueur de l'Ordre relate les faits comme suit : « Ils refusèrent d'accepter un couvent, crainte de ne pouvoir vivre d'aumônes, conformément aux prescriptions de la règle, le peuple étant assez porté à l'hérésie de Zwingli, et bien que le prélat eut très libéralement offert d'assurer tout le nécessaire à ses frais. »

Ces motifs sont valables. Blarer dit aussi que la charité publique est refroidie. Il est plus exact de penser que le genre de vie des Pères était une nouveauté. Il fallait laisser aux fidèles le temps de s'y habituer. D'autre part, Blarer paraît un peu déçu des Pères en ce qui concerne les hérétiques de Porrentruy. Ceux-ci n'ont pas fait retour à l'Eglise. C'était d'ailleurs une question de mois. A ce moment le peuple n'est plus porté à l'hérésie; le danger, à cette date, est écarté.

« Au demeurant, mes sentiments pour les capucins n'ont pas varié » dit Blarer. Et c'était vrai. Jusqu'à sa mort, survenue en 1608, il les favorisera toujours. En 1590 déjà, consulté par Soleure sur un éventuel couvent de capucins à fonder dans cette ville, il répond qu'il n'y a pas à hésiter un instant, qu'il faut les installer. Deux ans plus tard, il donne lui-même du bois de ses forêts pour la construction du couvent de Soleure. C'est à lui que les capucins de ce couvent demandent de bénir leur chapelle en 1595. Blarer en est empêché, mais il restera en contact très étroit avec eux. Il leur fait visite, leur envoie des livres en leur présentant ses vœux de bonne année. Finalement, c'est de Soleure que partiront en temps voulu, les Pères qui s'établiront dans la principauté. Il intervient également en faveur de la fondation du couvent de Baden (1592), et surtout de Rheinfelden, ville située dans son diocèse, mais sur terre autrichienne, en 1595. D'avance, il recommande au clergé et au chapitre de cette ville de leur réserver le meilleur accueil et confère aux Pères les pouvoirs nécessaires pour la pastoration. Il favorise aussi l'établissement des capucins en d'autres endroits du diocèse : à Ensisheim en 1603. Un mois avant sa mort, il prend des mesures pour leur assurer une résidence à Altkirch, ville où se trouvait la curie épiscopale bâloise. En 1604, il consent, avec regret mais sans difficulté, à l'entrée dans l'Ordre de Jodocus Gundersheim, son vicaire général et official, le meilleur de ceux qui furent à son service pendant son long épiscopat.

Le couvent de Delémont

Une quarantaine d'années s'écouleront avant le retour définitif des capucins dans l'ancien évêché de Bâle. Le prince-évêque Guillaume Rinck de Baldenstein, neveu et successeur de Blarer poursuit avec un zèle égal la restauration religieuse dans le diocèse et la principauté. Les jésuites qui ont un collège à Porrentruy depuis 1591 sont aussi très actifs dans la pastoration. A ce point de vue cependant, leur activité profite surtout à la résidence et à l'Ajoie. Dans la vallée et ailleurs on fait parfois appel aux capucins de Soleure, car, à l'époque, les relations entre les deux villes sont très suivies.

En 1622, à la demande des bourgeois de Delémont, le prince-évêque fait aux capucins la proposition de venir s'établir dans cette ville « pour empêcher, dit-il, l'exécrable poison, l'hérésie pestilentielle de Calvin de s'infiltrer davantage dans la Vallée. »

Dès cette année, un Père et un Frère résident quelque temps à Delémont. Pour le Carême 1623, ce sont deux Pères qui viennent prêcher avec un étonnant succès. On vient de tout le bailliage pour les entendre. Le dimanche et les jours de fête, les églises des villages sont désertes. Les fidèles sont à Delémont. L'église Saint Marcel ne pouvant contenir tous ces gens, on prêche dehors; la place et les ruelles avoisinantes sont pleines de monde. Cependant, la province suisse, faute de personnel, hésite à répondre au vœu général des fidèles de voir un couvent se fonder là. Il faut une intervention du nonce à Rome et un ordre de la nouvelle Congrégation de

la Propagande en 1624 pour que le provincial envisage sérieusement l'entreprise. Dès 1625, un hospice de quatre Pères commence son activité dans la Vallée. L'érection d'un couvent est aussitôt envisagée, mais le prince-évêque meurt en 1628. Son successeur, toutefois, met sans tarder l'œuvre à exécution et la première pierre est posée solennellement l'automne de l'année 1629. Un bourgeois du lieu, Barthélemy Wicka donne un chésal au haut de la ville, hors les murs. La bourgeoisie procure le bois de construction et chacun y va de ses biens et de sa personne pour activer la construction, à l'exemple de Jean Henri d'Ostein le prince-évêque, qui fournit les matériaux pour le gros œuvre. Le 29 septembre 1630, ce dernier peut consacrer l'église dont le maître-autel est dédié à l'Assomption, à saint Henri et à saint Guillaume. L'autel de droite est mis sous le patronage des Trois-Rois et celui de gauche sous celui de la Nativité de Notre-Seigneur.

L'année suivante, soit en 1631, le couvent est achevé; les Pères prennent possession le 15 octobre d'une maison absolument achevée, meublée, y compris la sacristie. L'œuvre s'est faite d'enthousiasme. Elle a coûté 15000 livres épiscopales. Le couvent était une construction simple, solide, de seize cellules, et placé en un lieu si amène que chez les religieux de l'Ordre, on avait coutume de l'appeler « le paradis de la province suisse ».

En cette année d'inauguration, la maison compte 11 Pères, quelques Frères, ainsi qu'un commissionnaire appelé communément le « chat du couvent ». Les règles de l'Ordre interdisant la propriété aux religieux, le couvent reste la propriété du prince-évêque, qui, après l'avoir fait construire, en assure l'entretien et les réparations.

Les Pères vivent d'aumônes. Leurs craintes de ne pouvoir subvenir à leur entretien de cette manière, dans ces régions, s'avèrent injustifiées. La charité publique procure le froment quêté dans les villages; le vin est recueilli, aux frais du prince, du côté de Pfeffingen et du Landeron. A certains jours fixes de la semaine, le prince et les familles de la noblesse ou de la bourgeoisie procurent tout le nécessaire au couvent.

De nombreux pauvres reçoivent journellement leur nourriture chez les Pères, qui fournissent aussi les hosties aux paroisses. Leur pastoration s'étend à toute la Vallée. A Delémont, ils assurent le sermon à Saint Marcel chaque dimanche et les jours de fête. Ils prêchent chaque jour en Carême, matin et soir, dans leur chapelle. Une fois par mois, le premier dimanche, un office chanté y attire une grande foule. Les Pères vont dans les paroisses, y compris celles du Laufonais, redevenues catholiques. Leur prédication connaît la plus grande popularité. On admire la science et la piété des Pères. Un curé de l'époque affirme, que « si les anges eux-mêmes étaient descendus du ciel sur la terre, ils n'auraient pas fait plus de bien que ces religieux ».

Le couvent de Delémont est illustré dès ses débuts par le passage d'un saint religieux, Jean-Chrysostome Schenk de Castel. Né en 1581 à Eichstaett d'une famille noble de Franconie, ancien élève des jésuites de Porrentruy, Jean-Chrysostome était entré chez les capucins au couvent de Rheinfelden en 1601. Il se distinguait dès sa jeunesse par sa piété exemplaire, sa profonde humilité, son esprit de mortification, mais surtout, et ceci pendant toute sa vie, par une dévotion extraordinaire à l'Enfant-Jésus. Après avoir occupé diverses charges dans plusieurs couvents de l'Ordre, il vint à Delémont en 1634 et fut le premier gardien du couvent. Il ne fit qu'y passer, puisqu'il s'y éteignait la même année, emporté par la peste contractée au chevet des malades. De son vivant déjà on le tenait pour saint et thaumaturge. On le disait favorisé de fréquentes apparitions de l'Enfant-Jésus. Enterré au couvent de Delémont, son tombeau fut aussitôt en grande vénération chez les fidèles confirmés dans leur attitude par de nombreux miracles obtenus sur son intercession.

En 1646, le prince-évêque lui-même, bienfaiteur insigne des capucins, sentant sa mort prochaine, se fit transporter malade au couvent de Delémont, pour y mourir dans la livrée franciscaine. Sur son désir de reposer après sa mort dans la chapelle du couvent, son corps fut déposé devant le maître-autel.

Le couvent de Porrentruy

Cependant que le couvent de Delémont, qui a traversé sans trop de dam la dure période de la guerre de Trente ans, continue à prospérer, le projet d'installer les Pères à la résidence épiscopale revient bientôt sur les tapis.

Après les années 1640, deux Pères du couvent de Belfort, invités par les autorités bourgeoises, étaient venus prêcher à Porrentruy. A la demande du conseil, ce couvent, dans la suite, sollicite l'autorisation d'envoyer à demeure six Pères dans cette ville. L'archevêque de Besançon, duquel relève Porrentruy et l'Ajoie au spirituel, est d'accord; Jean-Henri d'Ostein, le prince-évêque, également. Mais celui-ci disparaît en 1646 et tout est remis en question. Car le successeur, Béat-Imier de Ramstein, déconseille l'entreprise, dans la crainte que les aumônes ne suffisent, sur ses terres, pour un couvent si proche de celui de Delémont. En 1651 cependant arrive un prince dont les capucins ont toute la sympathie, Jean-François de Schoenau. Celui-ci a lui-même un frère dans l'Ordre; à la suite d'un vœu pieux de ses parents il a porté la bure jusqu'à l'âge de sept ans. Prince d'Empire, grand ami des Suisses, de Schoenau toutefois, ne veut pas de religieux de la province de Bourgogne. Il en veut de la province suisse, comme à Delémont. En date du 27 novembre 1655, la province suisse reçoit de Rome l'ordre d'accéder aux vœux du prince-évêque.

Les Pères arrivent sans tarder. On les installe au quartier du Bourg, au pied du château. L'emplacement du couvent à bâtir est choisi sous les murs mêmes du château, entre ceux-ci et les fortifications de la ville. Une chapelle provisoire y est élevée en 1656 déjà, pour laquelle les officiers de cour procurent une cloche de 180 livres. L'hospice compte quatre Pères et un Frère. Le supérieur en est le Père Germain Brischoz de Porrentruy.

La construction du couvent subit un retard du fait de la mort de François de Schoenau en 1656, mais en attendant, les dons affluent en faveur de la fondation. Parmi les donateurs, on trouve l'archiduc Charles-Ferdinand du Tyrol, le Haut chapitre bâlois, l'abbaye de Bellelay, les chapitres de Saint-Ursanne et de Moutier-Grandval, le conseil de Saignelégier etc. Les Pères vont quêter le bois. Le chapitre de Saint-Ursanne fait don d'une centaine d'arbres du haut de la montagne, bois acheminé sur Porrentruy par les soins du curé de Courgenay. Finalement, tout est prêt pour la bâtisse. Le 24 mai 1660, on pose la première pierre, puis comme à Delémont, tout le monde rivalise de zèle pour édifier la maison. L'emplacement est constitué par les chéaux d'une dizaine de maisonnettes et de jardinets acquis dans ce but. Alors, on peut voir le prince Jean-Conrad de Roggenbach, qui a fourni les matériaux de construction, non seulement s'intéresser aux travaux, mais travailler de ses mains avec ses officiers de cour, pour servir les maçons. Bourgeois et habitants, riches et pauvres, jusqu'aux élèves du collège et aux écoliers, se mettent à l'ouvrage sous la direction du Père Probus, architecte de la province suisse. Le prince assiste en curieux à la levée de la charpente par une cinquantaine de bourgeois du lieu, en octobre. Tout est achevé en 1663 et le 7 octobre de cette année, jour du Rosaire, on procède à la consécration de l'église, en présence d'une foule énorme. Une quinzaine de capucins sont là et de nombreuses personnalités auxquels le prince offre le banquet. Le couvent construit en carré, dont l'église forme un des côtés, est mis sous le patronage de saint Bonaventure. L'église était assez vaste avec ses 145 pieds de long sur 48 de large et 32 de haut.

Comme à Delémont, la charité publique pourvoit aussitôt largement à l'entretien des Pères. Les villages d'Ajoie procurent le froment; le vin et l'huile sont quêtés en Alsace et du côté de Mariastein. Le prince-évêque offre régulièrement les repas du jeûdi ainsi que le nécessaire pour celui du samedi, qui est jour de jeûne et d'abstinence pour les Pères. Son chancelier procure le repas du dimanche et une famille noble celui du mardi.

Comme à Delémont aussi, les Pères se dépensent sans compter dans la pastoration. Ils sont extrêmement populaires. A Porrentruy, la chaire de l'église paroissiale est occupée le dimanche par les jésuites, mais à ce moment, on leur eût préféré les capucins, paraît-il. Ceux-ci prêchent dans leur chapelle le dimanche, les jours de fête et tous les jours à 16 heures. Leur champ d'activité est l'Ajoie, avec ses paroisses nombreuses, mais aussi le Clos du Doubs et les Franches-Montagnes où ils font dès ce moment, chaque année la quête du beurre. Ils vont à Saint-Ursanne, le deuxième dimanche du mois, pour la confrérie du Saint-Nom de Jésus, ainsi qu'aux fêtes de la Vierge. Parti d'un si bon pas, le couvent de Porrentruy connaît immédiatement une prospérité qui ne le cède en rien à celle du couvent de Delémont.

Un siècle et demi d'activité

Ce n'est pas ici le moment de suivre l'activité de ces deux couvents, aux XVIIe et XVIIIe siècles. Cette activité fut très féconde. Après la guerre de Trente ans qui ravagea l'évêché de Bâle, il fallait, tout en relevant les ruines, poursuivre et achever l'œuvre de restauration religieuse commencée à la fin du XVIe siècle. Ceci fut en très grande partie l'œuvre des capucins. Celle des jésuites aussi, mais ceux-ci, de plus en plus, se consacrèrent à l'instruction dans leur collège de Porrentruy dont la renommée s'étendait loin au-delà des frontières de la principauté.

Quant aux capucins, leur popularité apparaît constante dans l'ancien évêché. On accourt à leur prédication; car jusqu'à ce que le collège et le séminaire aient produit leurs fruits dans un clergé nouveau, les Pères avaient une formation théologique et pastorale nettement supérieure à celle de la plupart des prêtres.

Les effectifs des couvents de Porrentruy et de Delémont dépassèrent rarement dix Pères et quelques Frères. A Porrentruy en outre, il y avait toujours au moins quatre ou cinq clercs étudiants, qui suivaient les cours au collège des jésuites.

Dès la fin du XVIIe siècle, les capucins inaugurent dans les paroisses les fameuses « missions dominicales ». Pour répondre à toutes les demandes et par nécessité d'organisation, des arrangements interviennent avec les paroisses, pour avoir les Pères à jours fixes. Ces missions dominicales très appréciées des fidèles, auxquelles étaient attachées de nombreuses indulgences, sont à l'origine des grandes missions populaires d'une ou de plusieurs semaines, telles que nous les connaissons encore. Les premières, celles du début du XVIIIe siècle (1710—1715), sont restées célèbres par l'enthousiasme qu'elles soulevèrent et les fruits qu'elles portèrent. Les jésuites de Porrentruy avaient déjà fait, dans la Vallée, en 1595, des missions mémorables. Ce sont ces exercices, qui ont, à l'époque, complètement rénové la foi et la piété du clergé et des fidèles, dans les paroisses de l'évêché.

Les capucins de Delémont et de Porrentruy étaient volontiers chargés de l'instruction des protestants désireux de se convertir. Ces gens venaient principalement de la Prévôté. Les Pères de Delémont assuraient en outre les messes de la bourgeoisie au Vorbourg, où un ermite résidait pour s'occuper de la chapelle.

En 1714, les capucins de Porrentruy fondèrent une fraternité du Tiers-Ordre. Chose intéressante, car si l'on en croit les historiens de l'Ordre, elle fut une des premières instituée par les capucins. En effet, pendant les deux premiers siècles de son existence, l'Ordre s'abstint de fonder des fraternités de Tertiaires, malgré les autorisations reçues des Souverains Pontifes à partir de 1620, car les branches anciennes de l'Ordre franciscain leur déniaient le droit et le pouvoir de le faire. C'est précisément au début du XVIIIe siècle que les capucins se firent les grands promoteurs du Tiers-Ordre. La fraternité de Porrentruy était ouverte non seulement aux fidèles de cette ville, mais à ceux de l'Ajoie, de la Vallée et d'ailleurs, car il faut attendre l'extrême fin du XIXe siècle pour voir se répandre cette institution dans les paroisses de l'ancien évêché de Bâle.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, les capucins furent sur le point d'établir un hospice dans les Franches-Montagnes, au Noirmont. Leurs missions populaires y connurent un tel succès que les fidèles de la région les réclamaient à demeure chez eux. Une maison leur fut cédée avec de la terre et déjà les dons affluaient pour assurer la résidence. Réuni à Baden en 1753 le chapitre de la province donna son assentiment à la création d'un hospice. Mais le projet se heurta à l'opposition irréductible du prince-évêque régnant, Joseph-Guillaume Rinck de Baldenstein. Des demandes nombreuses, des pétitions réitérées n'arrivèrent pas à ébranler sa décision. Non pas que le prince eût de l'aversion pour les capucins; il était leur ami fidèle, au contraire. Mais il croyait agir dans l'intérêt des couvents de Delémont et de Porrentruy, craignant comme d'autres de ses prédécesseurs, que la charité publique ne puisse suffire à l'entretien de trois maisons de l'Ordre dans ses terres. Sans compter qu'à Dornach, les Pères avaient un couvent florissant tout en bordure des bailliages de langue allemande de la principauté. Devant cette opposition de l'autorité, les capucins renoncèrent d'eux-mêmes au projet du Noirmont.

Disparition des couvents

A la fin du XVIII^e siècle, les deux couvents de Delémont et de Porrentruy restaient prospères. Les Pères jouissaient toujours de la plus grande popularité dans les populations. Ils n'avaient nullement démérité. Mais on était à la veille d'événements politiques qui auraient de graves répercussions sur la principauté épiscopale et les institutions établies sur son sol.

La Révolution française bouleversait depuis trois ans déjà la France voisine. L'évêché, ce petit Etat, avait un traité d'alliance avec la puissante voisine. En vertu d'une clause dangereuse de ce traité autorisant la France à occuper certains points stratégiques en cas de nécessité, ce pays invoqua cet article pour pénétrer dans la principauté en 1792, lors de la déclaration de guerre à l'Autriche. Prince d'Empire, le prince-évêque, d'autre part, avait à son service chez lui un détachement autrichien, ce qui mettait le souverain en mauvaise posture. Son gouvernement est renversé en décembre 1792 et le dix de ce mois, c'est la proclamation de la République rauracienne, qui décide le 19 du même mois, le maintien du culte catholique et des institutions religieuses. Mais cette république éphémère est elle-même renversée le 23 mars 1793; les territoires de l'ancien évêché sont purement et simplement annexés à la République française dont ils forment le département du Mont-Terrible. De ce fait, ces régions tombaient sous la législation française, et celle-ci devenait de plus en plus anticléricale et antireligieuse avec ses lois contre l'Eglise et les couvents. Le 6 mai 1793 est la date fatidique pour les clergés séculier et régulier de l'ancien évêché. Ce jour-là, on le requiert de prêter le serment constitutionnel, interdit par Rome en 1590. Ce serment, le clergé dans sa grande majorité, ne le prête pas, ni les capucins de Delémont et de Porrentruy. Dès lors, c'était l'exil volontaire, pour échapper à l'emprisonnement et à la déportation.

Les Pères se dispersent dans les couvents de Suisse. Ceux de Delémont échappent de justesse à l'arrestation, en fuyant de nuit, avertis qu'ils furent au dernier moment par des gens du conseil. Bientôt les bâtiments conventuels sont saisis puis vendus, en 1796, comme biens nationaux. Pillées, saccagées, les chapelles disparaissent les premières.

En 1796, un hospice de deux ou trois Pères et un Frère fut sur le point d'être établi à Bâle, en attendant sans doute de pouvoir retourner à Delémont et à Porrentruy. Déjà un accord était intervenu dans ce sens, entre les supérieurs de la province et le conseil de ville de Bâle. Le P. Ursanne de Porrentruy était désigné pour diriger cette maison. Cependant les circonstances troublées de l'époque font différer le projet, qui disparut avec la chute de l'ancienne Confédération des XIII Cantons en 1798.

La suppression du département du Mont-Terrible et son rattachement à celui du Haut-Rhin en 1800 n'apporta aucune modification à l'état de fait, concernant les couvents de l'ancien évêché, malgré une certaine amélioration de la situation religieuse sous le Premier Consul. Et lorsque celui-ci devient Napoléon, le culte catholique est autorisé et se relève, mais les couvents restent fermés.

Au Congrès de Vienne en 1815, les territoires de l'ancienne principauté bâloise sont attribués au canton de Berne dans leur presque totalité. On crut le moment arrivé, dans ces régions devenues le Jura, de réinstaller les capucins dans leurs couvents. Le peuple catholique les réclamait. Pour répondre à ce vœu, les commissaires jurassiens partis à Berne pour dresser et signer l'Acte de réunion avaient formellement promis la chose; ils firent valoir ce désir des populations, mais ils se heurtèrent à un refus catégorique des autorités protestantes bernoises. Il fallait dès lors patienter encore. A Delémont déjà, on avait pensé installer les Pères au Vorbourg.

Vendus comme biens nationaux en 1796, les deux couvents non entretenus ne tardèrent pas à tomber en ruine. A Porrentruy, ce qui en restait devint pour longtemps une sorte d'abri, de refuge pour les familles pauvres. Quant à celui de Delémont, il fut repris d'un premier acheteur après 1815, pour le compte de l'Etat de Berne. Remis en forme, on l'affecta à divers usages jusqu'en 1848, moment où y fut installée l'école normale de jeunes filles. C'en était fait des couvents de capucins dans l'ancien évêché de Bâle. Apparemment du moins, car des Pères ne cessèrent de revenir de temps à autre soit de Fribourg ou d'ailleurs, dans les paroisses du Jura pour la pastoration. Puis les années s'écoulant, discrètement les capucins revinrent à Demont en 1922. Ils revinrent et s'y fixèrent à nouveau, renouant dans l'ancien évêché devenu le Jura, par dessus un siècle et quart d'absence, le fil de leurs traditions.

Bassecourt

André Chèvre.

SOURCES CONSULTÉES

Sources manuscrites

Archives de l'Etat, Berne; Fonds Ancien Evêché de Bâle, section Spiritualia, sous la cote A/30 Capucini.

Ibd. Section Missivæ latinæ, No. 342 (1588—1606).

Archives Fédérales, Berne, les dossiers concernant la nonciature d'Ottaviano Paravicini (1587—1591).

Sources bibliographiques

Daucourt A., Histoire de la ville de Delémont (Porrentruy 1901) 195—233

Meier Pius P., Chronica Provinciæ Helveticæ Ordinis S. P. N. Francisci Capucinarum (Solodori 1884).

Le Livre du IV^e centenaire des Capucins (Fribourg, Suisse 1928).

Bürgler Anastasius P., Die Franziskus-Orden in der Schweiz (Schwyz 1926) 18, 75 ss., 88, 91, 154.

Wind Siegfried P., Die Gründung des Kapuzinerklosters Solothurn in neuem Lichte in: Zeitschrift für schweiz. Kirchengeschichte 24 (Stans 1930) 142—151; 223—247.

Künzli Magnus P., Die schweizerische Kapuzinerprovinz (Einsiedeln 1928) 54 s s., 59, 61, 63, 65, 180, 308, 53—56, 58.

Vautre, Notices historiques sur les villes et villages du Jura Bernois (Porrentruy 1873) t. III. 303—324.

Histoires des évêques de Bâle (Einsiedeln 1886) 164, 243 s.

Prince A. P., Etablissement des Pères Capucins au Noirmont (J. B.) in St. Fidelis 38 (Luzern 1951) 65—67